

Kevin Rowland et Patrice : deux voix en ouverture des Inrockuptibles

Festival des Inrockuptibles, La Cigale et Le Divan du Monde, le 5 novembre. Suite du festival, Paris, les 6 et 7 (tél. : 01-42-44-16-16) ; Lille, le 6 (tél. : 03-28-38-50-50) ; Nantes, les 7 et 8 (tél. : 02-40-43-20-43) ; Toulouse, les 9 et 10 (tél. : 05-61-55-00-29).

La soirée parisienne d'ouverture du festival des Inrockuptibles manquait de tête d'affiche mais pas de personnalités. Comme ces deux chanteurs, par exemple, qui se croisaient à distance. Patrice, promesse d'une possible grandeur à venir, se produisait à La Cigale ; Kevin Rowland, jamais remis de sa décadence, jouait cent mètres plus loin, dans la petite salle du Divan du Monde.

Servi par ses traits de jeune premier, Patrice fait résonner en lui les vibrations mystiques du reggae. Démonstratif jusqu'à une certaine naïveté, ce jeune métis - une mère allemande, un père originaire de la Sierra Leone - s'emballe pour les clichés rastafaris et mime de sa voix pointue l'exotisme du patois jamaïcain. La flamme d'une vraie puissance émotionnelle l'habite pourtant. Dans un premier temps, c'est un CD - quatre titres (*Lions, Love, Wonder et Million Miles*) augmentés de trois versions instrumentales - qui avait séduit sur le mode du dépouillement bricolé et des frémissements intimes. La figure tutélaire de Bob Marley, celui de l'intensité acoustique de *Redemption Song*, s'imposait. On pensait aussi à un Ben Harper plus obsédé par le reggae que par le blues.

Sur scène, d'entrée, la volonté énergique de se gagner un public. Pour certains immigrés clandestins, ses musiciens n'ont pas tous pu traverser la frontière allemande. La guitare acoustique de Patrice se contente, sur la scène de La Cigale, de l'accompagne-

Face-à-face artistiques, à froid et à chaud

Galleries. Alors que les performances de Marina Abramovic traitent de la mort, individuelle ou collective, le vidéaste Joël Bartoloméo met en scène ses pulsions sexuelles

MARINA ABRAMOVIC. Galerie Cent8, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris 3^e. Tél. : 01-42-74-53-57. Jusqu'à fin décembre.

JOËL BARTOLOMÉO. Galerie Alain Gutharc, 47, rue de Lappe, 11^e Paris. Tél. : 01-47-00-32-10. Jusqu'au 4 décembre.

Il y a longtemps que Marina Abramovic a entrepris d'explorer ses propres limites physiques et psychiques, de prendre son corps comme un objet d'expériences face à la douleur et au danger réels. L'artiste fait de la performance au sens littéral, celui d'épreuve d'endurance plus que de spectacle, depuis le début des années 70. Non pas gratuitement, mais comme voyage spirituel par-delà la douleur. C'est une mystique, de plus en plus mystique. Son œuvre n'est pas souvent présentée à Paris. Aussi le regroupement de quatorze de ses vidéo-performances et de quelques autres pièces font-ils figure d'événement. L'exposition donne un excellent aperçu de l'univers de l'artiste avant et après qu'elle ne fasse œuvre commune avec Ulay. Cette dernière fait d'ailleurs, actuellement, l'objet d'une exposition au Musée d'art contemporain de Lyon, jusqu'au 21 novembre (*Abramovic et Ulay, vidéo-performances 1976-1988*).

Trois des performances présentées sont de 1975, l'année de la rencontre d'Abramovic avec Ulay. Les autres sont postérieures à la séparation du couple en 1988. Toutes les vidéos sont centrées sur le visage de l'artiste, et leur alignement au mur, qu'elle a voulu, peut faire l'effet d'une seule pièce. Son unité : Abramovic elle-même, en face-à-face. De ses mises à l'épreuve d'elle-même, l'artiste n'a gardé que sa tête, son visage. Dans l'une des toutes premières vidéos,

on la voit se démêler les cheveux avec un peigne de fer. Le titre de la performance : *Art must be beautiful/artist must be beautiful*. Dans une autre, contemporaine, tête renversée, elle crie jusqu'à en perdre la voix, pendant trois heures.

Puis on fait le saut dans le temps avec les *Dragon Heads*, une série de performances réalisées de par le monde entre 1989 et 1992, avec des serpents entourant le cou et le visage de l'artiste. Immobile, impériale, divine, héroïne de péplum ou de numéro de cirque, celle-ci va là jusqu'à se mettre en danger de mort. On retrouve la même idée d'épreuve à couper le souffle quand, pendant dix minutes, Abramovic se couvre de quartz, dont le poids l'empêche de respirer. On voit aussi l'artiste, impassible, manger un oignon en se plaignant de la vie, lessiver consciencieusement un crâne, ou bien reposer en tête à tête avec un squelette... La mélancolie, la mort sont de la partie. La mort collective aussi, ces temps-ci, à travers cette photographie terrible à l'entrée de la galerie où l'on voit l'artiste au milieu d'un tas d'os de boucherie : son *Balkan baroque 1998*. Abramovic est originaire de Belgrade.

BOXEUSE EN PULL

Quatre tables et quatre tabourets de fer proposent aux visiteurs de s'asseoir, le temps qu'il faut devant un gros bloc de quartz... En face de la galerie, dans un atelier inoccupé provisoirement prêté, l'artiste a installé un ensemble de vidéos réalisées en 1996, à Kerguehennec, avec des étudiants de Rennes. Ce sont des pièces qui mettent le corps nu à l'épreuve de l'eau, du bain, comme exercice de purification.

Joël Bartoloméo est un vidéaste français de bonne réputation. Cela, il ne le doit pas vraiment à son

entregent ou à la longueur de ses dents. Artiste apparemment mal à l'aise ailleurs que dans un rayon connu de quelques mètres, c'est un discret, un silencieux dans la vie, plutôt qu'un maladroit à la Pierrick Sorin. La plupart des vidéos qu'il a réalisées jusque-là sont le fruit de son observation du milieu familial, le sien. Il en fait des petites histoires portant en particulier sur les comportements des enfants, sur leur cruauté au quotidien, à la ville ou aux champs. Et d'en montrer la banalité, simplement, mais avec humour. La vidéo déjà ancienne de la fillette jouant à la poupée avec le chat de la maison, et glissant de la caresse du minet mignon à la fessée pour non-obéissance, est toujours irrésistible.

Dans la pièce nouvelle qu'il propose chez Alain Gutharc, Bartoloméo semble avoir amorcé un grand tournant. Cette fois il n'y a plus de récit et ce sont de ses propres pulsions qu'il s'agit, d'un essai de transformation de désir sexuel en acte. En œuvre. Le synopsis de l'installation est simple et clair : « *J'avais envie d'avoir un contact avec cette fille. Je savais qu'elle faisait de la peinture et de la boxe. Je lui ai demandé de me donner un coup de poing.* » Le coup de poing en question finit en images percutantes de la fille en pull qui n'a pas forcément l'air de boxer, en un va-et-vient de son visage au rythme de l'amour et de la respiration, entre éclat de rire et éclat de l'image en une symphonie de couleurs taurides, qui se déversent quasi abstraites sur d'autres écrans. Qui eût cru Bartoloméo capable de servir l'histoire du peintre et son modèle, à travers une espèce d'équivalent de la danseuse au cotillon rouge de Van Dongen, qui est le plus fauve des tableaux de l'exposition des fauves !

Geneviève Breerette